




MAŁGORZATA SOKOŁOWICZ

Université de Varsovie, Pologne

 <https://orcid.org/0000-0003-0554-8852>

«La triste Touggourt endormie sous son suaire de sel» L'écriture autobiogéographique dans les *Premier et Deuxième Journaliers* d'Isabelle Eberhardt

“The sad Touggourt asleep under its shroud of salt”

Autobiographical Writing in the First and Second *Journaliers* by Isabelle Eberhardt

Abstract

The paper argues that the first and second *Journaliers*, a sort of diary kept by Isabelle Eberhardt (1877–1904), a Suisse writer and traveler of Russian origins, may be considered as autobiogeographical. The term autobiogeography has been coined at the beginning of the 21st century and describes the interactions between the autobiographical self and geography, or space. The autobiogeographical character of two first *Journaliers* is presented in three parts. The first focuses on the specificity of the text and its relationship with geography. The second talks about the links between particular cities and the Eberhardtian self. The third depicts the relationships between the self and the landscape: not only does it show how geography influences the self, but also what the impact of the self is on the way we look at the space.

Keywords: Isabelle Eberhardt, *Journaliers*, autobiogeography, space, autobiographical writing, Algeria.

Les analyses littéraires mettant en valeur les relations entre le moi et l'espace dans une œuvre donnée ne datent certainement pas d'hier, mais la notion d'autobiogéographie, qui émerge au début du XXI^e siècle, semble permettre de renouveler le regard sur les interactions entre l'écriture autobiographique et la géographie, donc l'espace. Elle s'inscrit aussi parfaitement dans le *tournant spatial* qu'on observe depuis plusieurs décennies dans les études littéraires et, particulièrement, dans les recherches géocritiques, car elle rend visible le dynamisme des «relations entre littérature et espaces humains» dont parle Bertrand Westphal (2000, p. 21 ; 2007) et témoigne de leur complexité.

Le terme « autobiogéographie » apparaît indépendamment dans deux aires culturelles. En 2002, aux États-Unis, est publié le troisième numéro de la revue électronique *Reconstruction: Studies in Contemporary Culture*, intitulé *Autobiogeography. Considering Space and Identity*, sous la direction de Matthew Wolf-Meyer et David Heckman¹. Dans l'introduction, les auteurs se concentrent justement sur les relations entre autobiographie et géographie :

L'auto/biographie est donc une géographie, une carte de soi [...]. Nos continuités sont construites à travers un réseau de discours multiples de marqueurs de mémoire, de déclencheurs qui invoquent la présence du passé, les inscriptions de la culture dans le régime de vie dans le monde. Et il en va de même pour les lieux que nous habitons : une ville n'est rien de plus pour le touriste qu'un amalgame de ses « sites » — mais nous sommes tous des touristes avec nos propres itinéraires limités². (Wolf-Meyer & Heckman, 2002)

Même si le mot « autobiogéographie » n'est pas présent dans l'introduction, les chercheurs insistent sur le fait que la vie de l'homme se construit de la même façon que les lieux qu'il habite, qu'il existe un lien inséparable entre les deux.

Cette approche est adoptée dans les recherches littéraires anglo-saxonnes. Par exemple, Christopher C. Gregory-Guider (2005, en ligne) dans son travail sur *Rodinsky's Room* définit l'autobiogéographie en tant qu'« histoire d'une personne [...] réfractée à travers l'histoire d'un endroit ». C'est aussi Elżbieta Rybicka (2020) qui, en analysant différentes approches géopoétiques et géocritiques, se réfère à Wolf-Meyer et Heckman pour présenter l'écriture autobiogéographique et insister sur l'impact de l'espace sur la connaissance de soi et sur la création de soi en interaction avec l'espace géographique (p. 284)³.

Indépendamment, en France, en 2011 paraît l'article de Michel Collot, intitulé « Pour une géographie littéraire » ; le chercheur y parle de l'autobiogéographie qui veut dire relater notre vie à travers l'évocation des lieux qui nous ont marqués (en ligne). Il se peut qu'il soit inspiré de la pratique des géographes universitaires français qui, en préparant leur dossier de promotion professionnelle, font ce qui s'appelle égobiogéographie (ou parfois même auto-biogéographie), c'est-à-dire racontent l'histoire de leur parcours professionnel, en se concentrant sur les villes de leur exercice (Calbérac & Volvey, 2014, p. 8–9).

¹ Nous remercions Matthew Wolf-Meyer et David Heckman de nous avoir envoyé leur introduction, ce numéro de la revue ayant disparu d'Internet en raison de quelques problèmes informatiques.

² Toutes les traductions ont été faites par nous.

³ Rybicka (2020) adopte la graphie « auto/bio/géo/graphie » pour mettre en valeurs les interactions, voire tensions, qui peuvent se produire entre les composantes du terme. Force est de constater que les graphies de la notion varient dans différentes publications (Sokołowicz, 2022, p. 10–11).

Inspirée de ces travaux, nous nous sommes mise à relire par le prisme autobiogéographique les relations de voyage qui à partir de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand sont considérées comme un genre autobiographique et où une composante géographique est indiscutable (Sokołowicz 2022, 2023). Le présent article s'inscrit dans la même veine et son but est de démontrer le caractère autobiogéographique des *Journaliers* d'Isabelle Eberhardt (1877–1904). Faute d'espace, nous nous concentrons sur deux premiers de quatre *Journaliers* qui peuvent être considérés — comme nous le montrons dans la suite — comme un certain tout.

Écrivaine, journaliste, voyageuse, aventurière, Isabelle Eberhardt doit être en mouvement pour pouvoir faire face à elle-même. Être complexe, signant ses écrits de différentes façons, comme Meriem, Nicolas, Mahmoud Saadi, adoptant dans son écriture intime, dont dans ses *Journaliers*, le « je » masculin, elle rejette l'Europe qu'elle croit corrompue, et choisit pour sa patrie de cœur l'Algérie. C'est là où elle passe la grande partie de sa vie adulte, où elle se sent le mieux et où il lui est le plus facile de se retrouver. C'est là aussi qu'elle meurt tragiquement à l'âge de 27 ans (Charles-Roux, 1988 et 1995).

Sa quête de soi, effectuée à travers les voyages, trouve une expression dans ses *Journaliers*, « le journal d'une vie en souffrance » (Riéra, 2008, p. 5), notes auxquelles elle confie ses pensées et qu'elle prend de façon peu régulière de 1900 à 1903. Le premier *Journalier* commence à Cagliari le 1^{er} janvier 1900 et finit en avril à Paris sur l'idée de la délivrance de sa vie insupportable, à savoir sur le départ projeté en Algérie. Le deuxième commence le 8 juin 1900 à Genève, ville natale d'Eberhardt et finit le 12 avril 1901 à Batna : à peine rétablie après l'attentat dont elle est victime, elle y suit son bien-aimé et est l'objet d'une surveillance policière qui précède son expulsion de l'Afrique du Nord. Les deux premiers *Journaliers* forment donc un certain tout et racontent une tentative ratée de se construire une nouvelle vie en Algérie.

Notre contribution est divisée en trois parties. La première se concentre sur la spécificité des *Journaliers* et leur relation avec la géographie. La deuxième parle des liens entre quelques villes précises et le moi eberhardtien. La troisième traite des relations entre le moi et le paysage : elle montre comment la géographie influence le moi, mais aussi comment le moi influence le regard sur l'espace.

Les *Journaliers* : union entre la vie et la géographie

À la fin du *Deuxième Journalier*, Eberhardt (1989) caractérise son écriture :

Ce registre contient au moins une sorte de *schéma* de ma vie, de mes pensées et de mes impressions pendant la période la plus étrange, la plus agitée et aussi, sans doute, la plus décisive de ma vie.

Commencé [...] à la veille de mon départ de Paris, continué à Marseille, Genève, Alger et surtout à El Oued, ce livre reflète bien les tristesses, les errements et les angoisses de cette époque-là, si récente, mais maintenant morte et enterrée.

En réalité, cette période de ma vie s'est terminée à Behima, le 29 janvier... (p. 363)

La voyageuse confirme donc le caractère autobiographique de ses écrits : « c'est une sorte de *schéma* de [s]a vie ». Elle montre également que son journal n'est pas vraiment régi par le temps, mais plutôt par les lieux où elle se trouve, suggérant que chaque ville énumérée porte en elle un morceau de sa vie. La dernière phrase est métonymique : Behima, village situé près d'El Oued, où Eberhardt passe presque une année et qui devient symbole de sa vie algérienne « heureuse », est un endroit où elle a été gravement blessée « au bras gauche et à la tête au coup de sabre, par un membre de la confrérie Tidjaniya, se disant inspiré par Allah » (Delacour & Huleu, 1989, p. 23). Cet acte peut se lire comme le rejet de celle qui croyait être acceptée par l'Algérie et ses habitants. L'écrivaine ne dit pas « l'attentat », ne se sert d'aucun mot qui se réfère directement à ce qui s'est passé. Tout le drame se cache sous le nom géographique.

Les *Journaliers* sont des notes disparates, d'où peut-être leur nom : parmi les définitions de « journalier » on trouve : « Qui change d'un jour à l'autre, changeant, capricieux » (CNRTL, en ligne). Effectivement, l'adjectif « changeant » correspond parfaitement à la forme du texte composé de citations de différentes œuvres, dont de récits de voyage de Pierre Loti et d'Eugène Fromentin, de projets de livres à écrire, de réflexions de lecture, d'événements du quotidien et de descriptions de paysages. L'intitulé des entrées change aussi. Dans le *Premier Journalier*, la localisation précède toujours la date, parfois l'heure. Dans le deuxième, Eberhardt devient moins conséquente : parfois elle commence par la ville, parfois elle indique l'endroit où elle se trouve à la fin, et parfois — lorsque son séjour dans un endroit se prolonge — la localisation disparaît.

L'écrivaine souligne aussi explicitement le lien entre sa vie et la géographie : « ma vie n'est plus qu'un rêve, rapide, fulgurant, à travers des pays disparates, sous différents noms, sous différents aspects » (Eberhardt, 1989, p. 307). Elle ne vit que dans l'espace, en se déplaçant (Abdel-Jaouad, 1993, p. 93–94). Son

identité troublée se dissout en quelque sorte en mouvement, se laisse oublier ou même maîtriser. Un peu plus loin, la voyageuse avoue : « J'ai revêtu la livrée, parfois bien lourde, du vagabond et du sans-patrie » (Eberhardt, 1989, p. 308). Abdel-Jaouad (1993) explique le choix des mots : Eberhardt ne considère pas la Suisse en tant que sa patrie et elle n'a jamais connu la Russie, sa patrie fantasmée. Elle rejette tout endroit précis qui puisse indiquer ses origines. Le vagabondage, l'empêchant de prendre racine, est une conséquence de ne pas avoir son endroit à elle (p. 99–100).

Pourtant, cela semble changer aussi. Avec le temps, l'Algérie commence à jouer un rôle spécial dans la vie d'Eberhardt, devenir la partie qu'elle n'avait pas. Elle s'y est déjà deux fois rendue, en 1897 et en 1899. Selon Abdel-Jaouad (1993), ce pays lui rappelle la Russie, la patrie perdue de ses fantaisies. Elle se reterritorialise dans le Maghreb, y retrouve sa terre à elle (p. 98). Du coup, chaque endroit visité évoque un moment important dans sa vie :

Batna, où tant de souvenirs rapportent souvent ma mémoire nostalgique...
La brûlante Biskra où je passai jadis de si charmantes heures, le soir, devant les cafés maures...
Et la route ardue et embrasée de l'oued Rir' aride...
Et la triste Touggourt endormie sous son suaire de sel, au-dessus de son *chott* obscur...
Puis, cette Ouargla inconnue, à l'entrée du néant mystérieux du grand Sahara, de cette vallée de l'*oued* Igharghar au nom étrange qui nous faisait rêver jadis... (Eberhardt, 1989, p. 319)

Elle raconte sa vie passée à travers l'Algérie, forme une carte d'elle-même qui se juxtapose à la carte géographique. Mohamed Maâlej (2008) suggère qu'Eberhardt quitte l'Europe « à la recherche d'un monde qui lui ressemble » (p. 11). Une union entre le pays et la personne se produit : les villages algériens, personnifiés, deviennent des amis, des parents proches qui accueillent la voyageuse et partagent avec elle ses émotions.

L'évocation d'un endroit précis en Algérie modifie aussi le comportement de l'écrivaine :

...en écrivant ces mots : *dans un ksour de l'Oued Igharghar lointain*, j'ai soudain senti naître et s'affermir en moi la résolution de partir, coûte que coûte, pour Ouargla, de tenter encore de m'enfermer, pour des mois, dans le grand silence du Désert, de me faire à cette vie lente et rêveuse de là-bas. (Eberhardt, 1989, p. 319)

C'est grâce aux souvenirs de l'espace algérien traversé qu'Eberhardt décide de changer sa vie tout entière. La décision du retour est spontanée, dictée justement par l'évocation d'un endroit visité.

Une fois de nouveau en Algérie, Eberhardt confirme le lien particulier qui se tisse entre elle et le pays :

...je sens combien je me suis attaché⁴ à ce pays et que, où que je sois désormais, je regretterai toujours amèrement le pays du sable et du soleil, des jardins profonds et des vents roulant des nuages de sable à la surface des dunes qu'ils façonnent capricieusement, à travers les siècles toujours pareils et monotones. (Eberhardt, 1989, p. 355–356)

Elle « s'attache » à ce pays car elle s'y retrouve. Elle espère pouvoir se récréer dans ces paysages monotones. Ses écrits autobiographiques deviennent tout à fait autobiogéographiques.

Les *Journaliers* montrent donc un lien profond qui se noue entre l'existence d'Isabelle Eberhardt et l'espace. D'une part, sa vie, c'est en quelque sens l'espace, elle a besoin de le parcourir pour sentir qu'elle existe. D'autre part, elle s'identifie profondément à l'Algérie qui devient sa patrie miraculeusement retrouvée, sa nouvelle vie.

⁴ Comme il a déjà été dit, Eberhardt adopte souvent dans son écriture le « je » masculin. Ce procédé est très visible dans ses *Journaliers*. Comme le montre Catherine Stoll-Simon (2006) dans son livre *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, lors de ses périple en Algérie, la voyageuse adopte le nom de Mahmoud Saadi, étudiant tunisien : elle traverse le pays habillé en homme et passe le temps majoritairement avec les hommes. Pourtant, ce type de « travestissement » ne s'attache pas uniquement à l'espace algérien. Avant de se rendre dans le pays africain, Eberhardt portait déjà des vêtements d'homme et écrivait ses lettres « strictement confidentielles » en tant que Nicolas Podolinsky (Eberhardt, 2003, p. 28). Rachel Bouvet et Chloé Charbonneau expliquent : « [...] Eberhardt se situe [...] à la frontière entre les genres. Écrivant ses journaliers et ses nouvelles tantôt au féminin tantôt au masculin, cette jeune femme qui se faisait passer pour un homme a souvent été considérée comme transfuge. En périphérie des catégories binaires, elle se situe dans les interstices poreux de cette zone frontalière entre les cultures, zone aux contours indéfinis et marquée par la tension, l'ambiguïté, le métissage » (p. 282). Effectivement, la première entrée de *Journaliers* est signée « Mahmoud Essadi », Eberhardt y parle de son désir de « revêtir le plus vite possible la personnalité aimée qui, en réalité, est la vraie, et retourner là-bas, en Afrique, reprendre cette vie-là... » (Eberhardt, 1989, p. 304). Il nous semble que « la vraie personnalité » n'est pas (uniquement) celle de l'étudiant tunisien, autrement la voyageuse n'aurait pas signé le texte de la variante de son nom. Il s'agit plutôt de son identité complexe, bien rendue par Sylvie Sésé-Léger (2008). « [L]on se demande, écrivent Bouvet et Charbonneau (2024), en commentant le même extrait, « si la vraie personnalité n'est pas celle, ambiguë, de l'androgyné, comportant des traits à la fois masculins et féminins » (p. 286). C'est aussi l'optique que nous avons adoptée dans notre étude et c'est la raison pour laquelle nous ne démontrons pas l'influence de l'espace sur la présence du « je » masculin dans les écrits eberhardtien. La pluralité identitaire de la voyageuse nous paraît être son « trait inné » et nous l'analysons en tant que telle en relation avec l'espace, sans distinguer le moi « féminin » et le moi « masculin », ce qui risquerait, à notre avis, d'être réducteur.

Les *Journaliers* et les villes particulières

La ville, écrivent Jacques Lecarme et Éliane Lecarme Tabone (2015), joue «le rôle d'un écran sur lequel on projette les images discontinues d'une vie» (p. 31). Ce procédé est très visible dans les *Journaliers*. Il y a plusieurs villes où Eberhardt prend ses notes et sur lesquelles elle projette certaines images de sa vie.

Le *Premier Journalier* commence à Cagliari, en Sardaigne. Eberhardt s'y rend pour fuir les conflits permanents avec sa famille. Pourtant, elle ne peut pas se débarrasser des émotions négatives qui la hantent. Dès la première entrée (Cagliari, le 1^{er} janvier 1900) se dresse un parallèle entre le caractère insulaire de l'endroit et le moi eberhardtien :

Je suis seul, assis en face de l'immensité grise de la mer murmurante...
Je suis *seul*... seul comme j'ai toujours été partout, comme je le serai toujours à travers le grand Univers charmeur et décevant... *seul*, avec, derrière moi, tout un monde s'espérances déçues, d'illusions mortes et de souvenirs de jour en jour plus lointains, devenus presque irréels. (Eberhardt, 1989, p. 303)

Le champ lexical évoque la solitude, la déception et la mort. Les souvenirs du bonheur algérien deviennent irréels. Pourtant rapidement il s'avère qu'ils ne sont pas tellement lointains : l'Algérie revit «dans la vieille cité sarde, sous un ciel doucement pensif et clément, au sein de ce paysage tout africain...» (Eberhardt, 1989, p. 310). La voyageuse se déplace mentalement dans un autre paysage. Ce travail de mémoire est facilité par le fait que Cagliari, situé à mi-chemin entre Europe et Afrique, fait naturellement penser à l'Afrique du Nord. La géographie est ici perçue à travers les souvenirs personnels. Eberhardt voit en Sardaigne l'Afrique, elle récrée la géographie de l'île italienne en y imposant les paysages de ses souvenirs. Elle crée justement une autobiogéographie de l'île.

L'antithèse de Cagliari, africanisé par Eberhardt, est la ville natale de la voyageuse, Genève, qu'elle qualifie de «ville maléficiée où [elle a] tant souffert, qui a manqué [lui] coûter la vie» (Eberhardt, 1989, p. 310). «À la Villa Neuve, [résidence genevoise de la famille] isolée dans un parc à l'abandon, chacun des habitants semble bien avoir le caractère exalté des personnages de la littérature russe de l'époque», écrivent Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu dans leur édition de la correspondance d'Isabelle Eberhardt (2003, p. 25). Les frères et sœurs aînés d'Isabelle quittent rapidement la maison, «poussés par une solide haine de déclassés» envers leur mère et son amant, Alexandre Trophimowsky, ancien pope, précepteur des enfants. Ils ne reviendront qu'à la mort de la mère, en essayant de priver la cadette de tout l'héritage. Des deux frères qu'elle «aimait», Wladimir et Augustin, Wladimir se suicide justement à Genève en

1898 (Eberhardt, 2003, p. 25–26 et *passim*). Du coup, la ville devient la métaphore de la vie familiale tourmentée et les notes y prises sont dominées par le sentiment d’oppression et la souffrance. L’espace est à jamais marqué par les mauvaises émotions du passé : « J’y suis à peine depuis une semaine, que je ressens l’oppression morbide de jadis » (Eberhardt, 1989, p. 310). C’est à Genève qu’Eberhardt (1989) commence son *Deuxième Journalier*. Le vocabulaire négatif domine : elle plonge dans « les grisailles du temps présent », dans « la désespérante banalité de la vie » (p. 316). La vie s’égale à « ces mornes journées où toutes [s]es facultés semblent accessibles seulement aux sensations désagréables et douloureuse » (p. 323). Genève est aussi le synonyme de la « vie bourgeoise étouffante » (Abdel-Jaouad, 1993, p. 105) qu’Eberhardt rejette. Le lien entre la vie et la géographie persiste : la femme ne sait pas regarder la ville autrement que par le prisme des événements qui y ont eu lieu. La perception géographique est de nouveau autobiographique.

C’est aussi la raison pour laquelle le départ à Alger est considéré comme une renaissance. Le vocabulaire change sensiblement. Lors du voyage en bateau déjà Eberhardt (1989) parle de la « sensation de bien-être réel » (p. 333). Elle se sent détendue, les pensées mornes disparaissent.

Une fois sur la terre algérienne, la voyageuse déclare : « Je renais, une fois de plus, à la vie... » (Eberhardt, 1989, p. 333). Elle semble être une autre personne :

[J’ai] ressenti *intensément* la joie du retour, la joie d’être de nouveau là, sur cette terre d’Afrique à laquelle m’attachent non seulement les meilleurs souvenirs de ma vie, mais encore cette attirance singulière, ressentie avant de l’avoir jamais vue [...].

J’étais heureux [...]. Indéfinissable sensation, irressentie où que ce soit ailleurs qu’en Afrique. (Eberhardt, 1989, p. 334)

On retrouve ici ce lien mystérieux qui se noue entre l’espace africain et Eberhardt. C’est uniquement là qu’elle se sent heureuse. Maâlej (2008) parle de « l’illusion de cette terre idéale, habitée par des êtres d’exception » (p. 11). Brahimi (2000) précise que « l’Algérie est vraiment le seul pays où [Eberhardt] ait jugé possible de vivre » (p. 107). Il ne s’agit pas uniquement des souvenirs du passé joyeux. La voyageuse dit avoir ressentie une attirance pour l’Afrique avant de s’y être rendue. Il est question d’une certaine géographie imaginaire créée par la femme. L’arrivée sur place ne change pas la perception de l’espace, ne déçoit pas. La géographie imaginaire, sous l’influence du regard éberhardtien, devient une géographie tout à fait réelle.

Même si Alger veut dire déjà la renaissance, l’apogée du bonheur « géographique » est pour la voyageuse El Oued, un village situé au nord du Sahara. Eberhardt (1989) déclare : « Disposition d’esprit excellente. [...] Comme j’ai bien fait de quitter l’Europe et de choisir [...] El Oued pour résidence » (p. 339).

Jusqu'à l'attentat, c'est «sa maison», «son nid» qu'elle a en vain cherché en Europe (Abdel-Jaouad, 1993, p. 95). Les premières notes prises à El Oued le 4 août 1900 à 7 heures du matin annoncent : «Éprouvé une sensation de bien-être inexprimable de joie profonde d'être là» (Eberhardt, 1989, p. 339). Le bien-être s'unit à la joie d'être dans un endroit précis. Le bonheur dépend entièrement de l'espace. La vie même dépend de l'espace.

C'est sans doute la raison pour laquelle Eberhardt n'attache jamais son état d'esprit négatif à l'Afrique. Même si parfois même en Algérie Eberhardt ne se sent pas particulièrement bien, elle ne l'associe jamais à l'espace africain : «Disposition d'esprit grise, un peu d'énervement, le tout sans cause» (Eberhardt, 1989, p. 340). Elle explique : «chez moi, il y a toujours ce fond insondable et inanalysable de tristesse sans cause connue, qui est l'essence même de mon âme... » (p. 342). La voyageuse souligne à chaque pas que l'Algérie l'aide à calmer ses émotions douloureuses, qu'elle s'y sent mieux qu'ailleurs : «sauf une grande langueur, parfois, je me sens mieux que jamais» (p. 343).

C'est l'attentat qui change tout. Après l'évènement traumatisant, elle écrit :

Je songe à El Oued, à la chère maison voisine des dunes pulvérulentes... J'y suis encore, dans la ville unique, mais je n'ai plus l'impression d'y être... et quand, par le créneau de la muraille, ce matin, je regardais, en face, le café [et] la rue [...], il me semblait que je regardais un paysage quelconque, par exemple celui d'une ville, inconnue, n'importe laquelle, vue d'un pont d'un navire pendant une courte escale... Le lien, profond et presque douloureux qui m'y attachait, a été brutalement brisé... Je n'y suis plus qu'un étranger... (Eberhardt, 1989, p. 360)

Le fait qu'elle a été blessée par un homme qu'elle considérait comme son compatriote change sa perception du pays. L'Algérie n'est plus comme elle l'était. El Oued n'est plus son paradis. La métaphore du lien brisé montre que cet espace ne fait plus partie de sa vie, qu'elle le regarde comme une touriste de passage, sans en faire sa patrie.

Chaque ville présentée dans les deux premiers *Journaliers* s'attache donc à un imaginaire concret lié à l'existence d'Eberhardt. Chaque cité est un écran sur lequel elle projette sa vie et qui souvent, à son tour, donne un coloris particulier à son existence. Elle crée sa propre géographie, très personnelle, qui peut être appelée justement une autobiogéographie.

Les paysages algériens et le moi eberhardtien

«La relation intime qu'[Eberhardt] a noué avec l'environnement [algérien]» influence ses descriptions de paysages (Bouvet, 2019, p. 29) qui deviennent très personnelles et permettent aussi une lecture autobiogéographique.

Plusieurs chercheurs mettent en valeur la relation entre le paysage dépeint et la personne qui l'observe et décrit. Jean-Jacques Wunenburger (1991) parle d'une « connivence » qui s'établit « entre les formes extérieures du terrain et les forces intérieures d'un psychisme » (p. 129). Charles Avocat (1984) invente même le terme « un acte de paysage » qui veut dire « le point de rencontre entre deux réalités totalement différentes : d'un côté, une (ou plusieurs) image(s) sensorielle(s) correspondant à notre "vision" du monde, c'est-à-dire filtrés par notre imaginaire, notre psychologie, nos expériences antérieures, notre esthétique... , de l'autre une réalité physique, objective, tridimensionnelle » (p. 14).

Les paysages que l'écrivaine crée deviennent souvent un miroir qui reflète son état d'âme. On a déjà dit qu'à Cagliari Eberhardt (1989) ne pense qu'à « cette Afrique que tout, ici, rappelle à chaque pas et fait regretter, plus intensément » (p. 307). L'Algérie est un prisme à travers lequel elle perçoit l'île :

Paysage tourmenté, colline aux contours rudes, rougeâtres ou grises, fondrières profondes, chevauchées de pins maritimes et de figuiers de barbarie, gris et mornes. [...] Lagunes salées, surfaces d'un gris de plomb, immobiles et mortes, comme les *chott* du Désert. [...]

Des murs badigeonnés en rose ardent ou en rouge sang, ou en bleu de ciel comme les maisons arabes... (Eberhardt, 1989, p. 306)

Eberhardt regarde et décrit, mais elle voit l'Afrique et non pas la Sardaigne. Fondés sur nombreuses épithètes et comparaisons, ses paysages ressemblent à des tableaux et sont sans doute influencés de la technique d'écriture d'un des « maîtres » d'Isabelle Eberhardt, Eugène Fromentin, peintre et écrivain, lui aussi amoureux de l'Algérie. Dans cet extrait court, les deux comparaisons renvoient à ce qu'Eberhardt a vu en Algérie. Le choix des adjectifs, « gris », « morne », « mort », est significatif car ils peuvent fonctionner comme une litote : il n'est pas évident qui soit gris, morne, comme mort. On a l'impression qu'Eberhardt crée « un autoportrait derrière le décor » (Riéra, 2008, p. 74), qu'elle parle du paysage et d'elle-même à la fois.

Le même procédé, où l'état d'âme de la voyageuse influence la perception du paysage, est visible dans l'extrait où elle décrit Cagliari la veille de son départ : « Aujourd'hui, la mer a pris son plus sinistre aspect ; elle a des reflets vitreux ou livides... Tout est fini ici, et, demain, je vais partir pour recommencer la lutte sinistre » (Eberhardt, 1989, p. 310). La voyageuse doit quitter l'île qui lui

a permis d'oublier momentanément ses soucis, de se reposer dans le cadre qui lui rappelait l'Afrique bien-aimée. En raison de la vision du retour à Genève, ville de ses souffrances et malheurs, la mer prend l'aspect aussi sinistre que la lutte qu'Eberhardt devrait recommencer dans sa vie natale. D'ailleurs, le lien est mis en valeur par l'emploi du même adjectif. On pense au paysage-état d'âme romantique (Farinelli, 2010) où l'état de celle qui parle est représenté justement grâce à la description du paysage.

Dans les notes prises déjà en Algérie, il est possible d'observer un procédé inverse : l'espace et le paysage semblent influencer celle qui les regarde. Lorsque la période de chaleurs finit, Eberhardt (1989) note : « Tout revit. Mon âme, elle aussi, renaît à la vie » (p. 346). La voyageuse s'adapte à ce qui l'entoure. Grâce à l'identification à l'Algérie, elle retrouve le bonheur et l'énergie, comme la nature après la canicule.

Dans un autre endroit, l'identification change de tonalité. Eberhardt (1989) écrit : « Sur les coteaux monotones, quelques plantes grasses ont poussé, sortes de sédums grêles, d'un vert clair. [...] Mon existence est toujours la même et sans variations sensibles » (p. 348). Le sujet disparaît, se dissout dans l'espace (Riéra, 2008, p. 102). Le dénuement du paysage fait penser au dénuement de la vie en Algérie qui plaît tant à Eberhardt déçue par l'Europe matérialiste (Brahimi, 2000, p. 107). La monotonie des coteaux correspond ainsi à la monotonie de la vie, qui n'est pas du tout perçue de façon négative : en revanche, elle apaise, apporte un repos désiré.

Les descriptions des paysages semblent donc jouer un rôle autobiogéographique important. Elles montrent d'une part comment la vie d'Eberhardt influence sa perception de l'espace (le fameux paysage-état d'âme romantique) et d'autre part témoignent d'un lien entre l'espace et celle qui le perçoit, d'une forte identification d'Isabelle Eberhardt avec l'Afrique du Nord.

Conclusion : les *Journaliers* en tant qu'autobiogéographie

La vie d'Isabelle Eberhardt, telle que présentée par elle-même dans ses *Journaliers*, est donc inséparable de l'espace. D'ailleurs, l'écrivaine parle explicitement de l'influence de la géographie sur son existence. Elle définit sa vie par les endroits où elle a vécu. Chaque ville, ou village, où elle se trouve est un écran sur lequel elle projette ses souvenirs, ses émotions et ses projets. Et réciproquement : chaque étape de sa vie peut trouver sa métonymie dans une localisation définie : la souffrance liée aux conflits familiaux, c'est Genève, la renaissance, c'est Alger et le vrai « nid », la maison adorée, c'est El Oued. La carte géographique devient une carte autobiographique, donc une carte autobiogéographique.

Un lien visible se tisse également entre le moi eberhardtien et les paysages qu'elle décrit. Ils sont souvent le miroir de son âme : elle y projette ses émotions, ses peurs et ses espoirs. Mais les paysages ont également le pouvoir magique de transformer celle qui les regarde. Elle devient en quelque sort, paysage, s'y identifie entièrement au point de s'y dissoudre.

Ce sont surtout les paysages algériens qui influencent tellement l'existence de la voyageuse. La vie d'Isabelle Eberhardt c'est l'Algérie, le seul pays où elle se sent bien, où elle se retrouve. Du coup, son écriture devient autobiogéographique dans le sens que sa vie n'existe pas sans la géographie. Il s'agit pourtant d'une géographie personnelle, tout à fait subjective, qui raconte et (re)crée la vie mouvementée de la voyageuse. La carte du monde et l'existence eberhardtienne esquissée dans ses *Journaliers* se juxtaposent et forment un tout : une autobiogéographie de cette amoureuse de l'Algérie en quête permanente de soi et de sa place sur terre.

Bibliographie

- Abdel-Jaouad, H. (1993). Isabelle Eberhardt: Portrait of the Artist as a Young Nomad. *Yale French Studies*, 83, 93–117.
- Avocat, Ch. (1984). Essai de mise au point d'une méthode d'étude des paysages. In *Lire le paysage. Lire les paysages. Acte du colloque des 24 et 25 novembre 1983* (p. 11–36). C.I.E.R.E.C.
- Bouvet, R. (2019). Le désert, espace de l'extrême. *La Revue des lettres modernes*, 3, 29–46. <https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09310-7.p.0029>
- Bouvet, R. & Charbonneau, C. (2024). Vivre et écrire à la frontière : Isabelle Eberhardt, entre Orient et Occident, entre masculin et féminin. *Voix plurielles*, 21(2), 282–299.
- Brahimi, D. (2000). Les Française et le Maghreb. Un demi-siècle de passion. *Revue des Deux Mondes, décembre*, 105–112.
- Calbérac Y. & Volvey, A. (2014). Introduction. *Géographie et cultures*, 89–90, 5–32.
- Collot, M. (2011). Pour une géographie littéraire. *Fabula-LhT*, 8.
- Charles-Roux, Ed. (1988). *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*. Grasset.
- Charles-Roux, Ed. (1995). *Nomade j'étais : Les Années africaines d'Isabelle Eberhardt*. Grasset.
- Delacour, M.-O. & Huleu, J.-R. (1989). Repères chronologiques. In I. Eberhardt, *Écrits sur le sable. Œuvres complètes*, t. I (p. 23–24). M.-O. Delacour & J.-R. Huleu (éd.). Grasset.
- Eberhardt, I. (1989). Premier et Deuxième Journaliers. In I. Eberhardt, *Écrits sur le sable. Œuvres complètes*, t. I (p. 303–363). M.-O. Delacour & J.-R. Huleu (éd.). Grasset.
- Eberhardt, I. (2003). *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés*. M.-O. Delacour & J.-R. Huleu (éd.). Éditions Payot & Rivages,
- Farinelli, F. (2010). La finesse du paysage, *Projets de paysage*, 4.
- Gregory-Guider, Ch. C. (2005). Sinclair's *Rodinsky's Room* and the Art of Autobiogeography. *Literary London: Interdisciplinary Studies in the Representation of London*, 2(3).
- Lecarme, J. & Lecarme Tabone, É. (2015). *Autobiographie*. Armand Colin.
- Maâlej, M. (2008). *Isabelle Eberhardt, miroir d'une âme et d'une société*. L'Harmattan.

- Riéra, B. (2008). *Journaliers d'Isabelle Eberhardt*. L'Harmattan.
- Rybicka, E. (2020). *Geopoetyka. Przestrzeń i miejsce we współczesnych teoriach i praktykach literackich*. Universitas.
- Sesé-Léger, S. (2008). *L'Autre féminin*. Campagne Première.
- Sokołowicz, M. (2022). «Je m'attache tristement, amèrement aux lieux que je vais quitter». L'écriture autobiogéographique dans les *Carnets du voyage en Égypte* d'Eugène Fromentin. *Cahiers ERTA*, 32, 10–28.
- Sokołowicz, M. (2023). «Smara, ville de nos illusions». Les carnets de route de Michel Vieuchange en tant qu'autobiogéographie. *Studia Romanica Posnaniensia*, 1(50), p. 69–82.
- Stoll-Simon, C. (2006). *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*. Emina Soleil.
- Westphal, B. (2000). Pour une approche géocritique des textes». In J.-M. Grassin (Dir.), *La Géocritique, mode d'emploi* (p. 9–40). PULIM.
- Westphal, B. (2007). *La Géocritique. Réel, fiction, espace*. Minuit.
- Wolf-Meyer M. & D. Heckman (2002). Navigating the Starless Night: Reading the Auto/bio/geography; Meaning-Making. *Reconstruction: Studies in Contemporary Culture*, 3.
- Wunenburger, J.-J. (1991). Habiter l'espace. *Cahiers de géopoétique*, 2, 129–139.

Notice bio-bibliographique

Małgorzata Sokołowicz (malgorzata.sokolowicz@uw.edu.pl), professeure à l'Institut d'études romanes de l'Université de Varsovie et maîtresse de conférences HDR à l'Université de musique Frédéric-Chopin, membre associée du laboratoire CERCLE de l'Université de Lorraine, est l'auteur des livres *La Catégorie du héros romantique dans la poésie française et polonaise au XIX^e siècle* (2014) et *Orientalisme, colonialisme, interculturalité. L'œuvre d'Aline Réveillaud de Lens* (2020). Ses recherches portent surtout sur les relations entre littérature et art, l'orientalisme et les relations de voyage (XVIII^e-XX^e siècles) ainsi que l'écriture coloniale et postcoloniale.

